

La solitude des instituteurs face aux dé fis de la migration

■ Journée des réfugiés ou non, ils doivent se débrouiller seuls.

L'école se situe à mi-distance entre les forêts et le cœur du village de Bovigny au nord de la province du Luxembourg. Il n'y a pas un chat. Tout est calme. Un peu plus loin, un Palestinien, un Syrien ou un Kosovar trace pourtant son chemin sur une route bordée d'arbres, traverse les champs et s'enfonce en lisière d'un bois derrière quelques bâtiments qui encadrent l'entrée du centre d'accueil Fedasil pour demandeurs d'asile.

Une école de province

Depuis quatorze ans, le village abrite ce vaste centre, et l'école accueille les enfants qui y séjournent quelques semaines, quelques mois ou, plus rarement, quelques années.

Pour les enseignants de cette petite école fondamentale, les défis ne sont pas évidents. Il y a le niveau des élèves qui diffère énormément, la connaissance du français, loin d'être acquise par tous, le vécu de ces réfugiés qui ont souvent fui des situations de guerre, les rela-

tions avec les parents régulièrement compliquées...

"En maternelle", explique M^{me} Jacquemin, "on travaille par cycles avec les enfants de deux à six ans.

Cela nous permet de laisser chacun grandir à son rythme."

"Certaines années", poursuit M. Lugentz, "lorsque nous répondons aux quotas, nous bénéficions de subsides qui permettent de mettre en place une classe passerelle. Un professeur peut alors se consacrer aux enfants réfugiés. Lorsque ce n'est pas le cas, nous sommes dans l'obligation d'intégrer ces enfants aux autres classes. Mais comment voulez-vous qu'un jeune qui ne parle pas un mot de français puisse comprendre quoi que ce soit à un cours de maths ou d'éveil ? Cette obligation est absurde. Nous nous débrouillons alors avec les moyens du bord pour mettre en place entre nous ces classes passerelles."

Les séjours sans lendemain

Dans cette région ardennaise, éloignée de tout centre urbain, la cohabitation est parfois un défi. "Pour une école comme la nôtre, cette diversité est une richesse à laquelle la région n'est pas habituée", confirme M^{me} Jacquemin. Mais il existe un certain racisme, minoritaire certes, mais qui peut s'exprimer dans la cour de ré-

cré. Les enfants sont parfois victimes de ce qu'ils entendent à la maison."

Le plus dur, reconnaissent les deux enseignants, est le manque de contact avec Fedasil. "Un matin, nous réalisons qu'un enfant est absent, et c'est seulement par

après que nous apprenons qu'il a dû partir vers un autre centre, vers la ville ou vers son pays d'origine. C'est très dur. Seules demeurent ses affaires abandonnées sur son banc. Nous n'avons même pas pu lui dire au revoir, et bien souvent nous n'entendrons plus jamais parler de lui."

"Les contacts avec Fedasil sont trop rares et les autorités ne se soucient pas de la scolarité de ces enfants, ballottés parfois d'un centre à l'autre, passant du néerlandais au français sans aucune logique", regrette

M. Lugentz.

La périphérie urbaine

Dans le fond de Saint-Josse à Bruxelles, le contexte est tout autre, mais les défis sont les mêmes: accorder les diversités au sein d'un même enseignement. Nous sommes au cœur

de la capitale cette fois, mais on se sent aux confins du système scolaire belge.

"Nous sommes oubliées, personne ne se rend compte des défis auxquels nous sommes confrontées. Ni les autorités qui ne nous accordent pas les moyens indispensables, ni la profession, ni les parents sur lesquels on peut rarement compter", regrettent mesdames Valeria, Maité et Julie comme on les appelle ici.

"Ici aussi, les enfants ne restent souvent que quelques mois, ou débarquent en plein milieu d'année. Certains sortent des centres d'accueil, certains sont en situation illégale. Seule la direction est au courant."

Le soir, expliquent-elles pourtant, elles croisent certains de leurs élèves en train de mendier avec leurs parents dans le métro. "En journée nous devons jouer aux mamans, aux infirmières, aux profs, aux psychologues, sans toujours nous douter de la vie que doivent affronter les enfants une fois rentrés chez eux."

En Ardenne ou à Bruxelles, ces classes se présentent comme les réceptacles étroits des défis qui traversent la société. Mais qui s'en soucie vraiment, s'interrogent les enseignantes.

"Au quotidien, nous nous arrangeons tant bien que mal pour mener à bien ce travail qui s'apparente à de l'orfèvrerie artisanale. C'est très délicat, et nous sentons très bien que dans nos classes, la sérénité et le climat de confiance sont toujours fragiles."

Bosco d'Otreppe